

Du roman familial au réel de la famille

Pierre Malengreau

« Quelle place faites-vous encore aux histoires familiales dans votre pratique ? » Cette question courtoise mais précise m'avait été adressée lors d'un débat sur les séances courtes avec des collègues de l'IPA. Elle est pertinente à plus d'un titre. Elle est d'abord pertinente parce qu'elle ramène ce que la psychanalyse peut dire de la famille aujourd'hui à celle dont on parle en analyse. Il ne s'agit donc pas de faire œuvre de sociologie, d'anthropologie ou de psychologie, mais d'aborder ce qu'il en est de la famille à partir de ce qui se dit dans l'expérience analytique. La famille dont s'occupent les psychanalystes est une famille interprétée. Ça délimite d'emblée ce qu'ils peuvent en dire, même s'il leur arrive de prendre position sur les questions que la famille soulève en dehors de leur pratique.

La question posée est surtout pertinente du fait de l'équivocité qu'elle introduit. S'agit-il des histoires familiales dont la trame se ramène souvent à ce qui reste de quelques rencontres décisives avec le désir, la jouissance ou le savoir, ou s'agit-il de ces histoires que nous nous racontons pour mieux dormir ? Le terme d'histoire n'est pas facile à manier. Son usage varie dans l'enseignement de Lacan selon que l'Autre est convoqué pour en répondre ou au contraire lorsque sa place est définie par sa vacuité. Certaines formules sont très freudiennes. Elles accentuent la possibilité qu'offre une analyse de parfaire « l'historisation actuelle des faits »¹ à partir des déterminations historiques et familiales. D'autres formules extraites de son dernier enseignement accentuent plutôt la place qu'il convient de donner dans l'historisation à ce qui relève du hasard et de la contingence.

L'équivocité de la question nous introduit dans le vif du sujet : quelle marge de manœuvre une analyse offre-t-elle à la manière dont chacun aborde la famille dont il est le produit ? Et quel sort l'analyse lacanienne réserve-t-elle aux impasses et aux inventions du roman familial lorsqu'il sature les paroles analysantes ? On pourrait dans ce cas là s'en plaindre. Lacan invite plutôt les psychanalystes à considérer cette saturation du sens comme une aubaine à ne pas manquer. Cela suppose au préalable un juste repérage de ce qui s'y joue.

Plus personne ne met en cause² le fait que l'imaginaire soit convoqué dans la manière dont chacun s'invente la famille qui lui convient, du roman familial le plus désidéalisé au couple moderne le plus ouvert. Plus personne ne met en doute non plus le fait que cet imaginaire soit structuré par le symbolique. On peut bien sûr s'appuyer sur la relecture par Lacan en 1938 du *roman familial des névrosés*³ en termes de *mythe individuel du névrosé*. Lacan nous montre que les différentes versions du roman familial peuvent être rapportées à ce qu'il appelle une constellation originelle « au sens où en parlent les astrologues ». On peut aussi se référer à ce que Lacan écrit dans sa *Note sur l'enfant*⁶. Ce serait dans ce cas l'occasion d'explicitier en quoi faire du père et de la mère deux fonctions est susceptible de supplanter ce qu'il appelle « l'idéologie œdipienne ». On peut enfin tout simplement et à moindre effort se contenter d'observer l'incidence du symbolique sur la famille à partir des multiples interpellations que nos contemporains adressent au législateur et à la manière consciencieuse dont celui-ci ne cesse de s'en préoccuper. Il est par contre plus difficile de situer correctement ce qu'il y a de réel dans la famille. Il est plus difficile de cerner ce réel qui insiste dans ce qui s'imagine de la famille et dans les mots qui en rendent compte.

Du côté de Freud

Freud ouvre la voie dans son petit texte sur le roman familial. Ce que le névrosé imagine de sa famille n'est pas immuable. Le roman qu'il s'invente connaît plusieurs versions. Certaines sont consciemment remémorées ; d'autres le sont plus rarement, à moins d'une analyse. Le signifiant « famille » est donc, pour reprendre l'excellente formule de François Leguil, un « signifiant opaque »⁸. C'est un signifiant dont la signification n'est pas donnée d'emblée ni une fois pour toute. Le sujet s'invente une signification qui varie, et toute la question est de savoir au gré de quoi.

C'est le bout par lequel Freud et puis Lacan abordent le réel de la famille. Une façon de cerner ce réel est de le prendre par le bout de ce qui rend si nécessaires, si impérieuses les différentes versions que le névrosé s'invente. S'interroger sur le réel

revient à s'interroger sur la contrainte qui fait naître ces différentes versions. Le repère que Freud avance est précis. Ces versions varient au gré des progrès du développement intellectuel. Elles varient très concrètement en fonction de la connaissance qu'a l'enfant de l'influence du sexe au sein du couple parental. Freud distingue deux étapes.

Le premier stade est « asexuel »⁹. L'enfant s'invente une autre famille pour se séparer de la sienne qu'il juge trop insatisfaisante. Son activité fantasmatique a pour tâche de le débarrasser des parents qu'il dédaigne et de leur substituer d'autres parents généralement d'un rang social plus élevé. Le sexe a déjà une influence, mais cette influence n'est qu'imaginaire. Le sexe n'est convoqué qu'en tant qu'il alimente les ambitions de l'enfant et qu'il lui permet de différencier ses motions hostiles à l'égard du père et de la mère, selon qu'il est garçon ou fille. Ce stade est dit « asexuel » par Freud au sens où l'enfant n'a pas encore connaissance des conditions sexuelle de sa venue au monde.

Le deuxième stade est « sexuel ». Il est lié à l'acquisition par l'enfant « d'une connaissance de la différence entre le père et la mère en ce qui concerne la sexualité »¹⁰. Il est lié notamment au fait que l'enfant sait désormais que le père est toujours incertain et que la mère est certaine. Cette disparité issue d'un savoir sur la sexualité le confronte à un trou. Elle le confronte à ce qu'il y a d' inexplicable entre son père et sa mère. Le roman familial subit alors une restriction particulière. L'enfant continue à rêver d'un père idéal faute de pouvoir être sûr de son géniteur, mais il ne met plus en doute le fait qu'il descende de sa mère. Il invente alors des situations érotiques où la mère, devenue objet de curiosité sexuelle, aurait des liaisons cachées. Freud ajoute pour ceux qui se détourneraient de l'évocation de ces fictions, qu'il n'y a là d'infidélité qu'en apparence. La preuve en est qu'on retrouve dans les détails de ces fantaisies romanesques des personnages dotés des traits parentaux.

Ce petit texte de Freud montre que le roman familial freudien s'inscrit dans une séquence précise que Jacques-Alain Miller avance dans un autre contexte et qui se retrouve dans bien des analyses¹¹. Le sujet en analyse finit par dire comment il a été séparé de la place d'objet qu'il était dans le couple parental, comment il en a été affecté, comment il y a répondu et quelle jouissance il a récupéré de cette catastrophe.

Il finit par dire premièrement à quel point cette séparation passe non seulement par le savoir sur la différence des sexes, mais surtout par l'expérience qu'il fait des limites de ce savoir. Le savoir qu'il acquiert le confronte à ce qu'il y a d'indicible dans l'union et la désunion de ses parents. Il le confronte à l'indicible au sens où c'est parce qu'il acquiert un savoir sur la sexualité que quelque chose se perd de la situation initiale. Sans en avoir le concept, Freud situe déjà

précisément le réel de la famille. Il le situe du côté de quelque chose qui se perd du fait du savoir que le sujet acquiert sur la différence des sexes.

C'est un point important que Lacan reprendra à plusieurs reprises dans son dernier enseignement. « Cette perte » que Freud attribue au savoir sur la sexualité est nommée par Lacan en 1974 « le réel (...) tout court ». Le « soi-disant noyau traumatique » de Freud n'est pas donné d'emblée. Ça passe selon Freud par l'acquisition d'un savoir sur la sexualité. Ça passe pour Lacan par l'apprentissage que le sujet subit d'une langue, une langue particulière entre autres, une différente des autres. Le réel est pensé comme effet de cet apprentissage. Il est ce que le sujet perd dans le rapport sexuel du fait qu'il parle.

Deuxièmement le sujet en analyse est amené à dire quel effet cette séparation lui a fait. L'expérience analytique montre qu'il ne suffit pas de repérer comment un sujet a rencontré l'impossible à savoir de la sexualité parentale, l'impensable de leur jouissance. Il importe aussi qu'il dise quel effet cela lui a fait, comment son corps y a été sensible. Freud parle à plusieurs reprises dans son texte de sensation (*Gefühl*)¹⁴, de poussées psychiques (*Seelenregungen*)¹⁵, de désir intense (*intensivste Wunsches*)¹⁶, etc. pour qualifier cette sensibilité.

Troisièmement l'analysant dit aussi comment il a répondu à cette rencontre avec les limites du savoir. Freud montre que le sujet névrosé y répond par une production romanesque orientée. Il y répond en s'inventant une famille polarisée par les idéaux. Il idéalise d'abord les parents ensemble ; il idéalise ensuite seulement le père en s'inventant un père d'une autre envergure que le sien. La différence que le sujet introduit entre un père idéalisé et une mère infidèle met en évidence à quoi ces fictions lui servent. La famille conjugale est la structure dont il a besoin pour récupérer et rationaliser ce qu'il a perdu à cause de la sexualité. Elle lui permet de récupérer la situation initiale où il pouvait se considérer comme produit du couple parental, comme produit d'un couple composé d'une alliance entre un père et une mère. Elle lui permet de faire le joint entre ce qu'il sait du « bafouillage de ses ascendants »¹⁷ et « le mystère de sa présence sur terre »¹⁸, entre une question qui porte sur le désir ou le non désir dont il est issu et une question qui porte sur son existence même : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »¹⁹

Et quatrièmement, le sujet en analyse finit par avouer quelle satisfaction il a récupéré de cette rencontre. « La force de la pulsion qui intervient ici est le plaisir (*Lust*)²⁰ de mettre la mère dans la situation d'être secrètement infidèle. »²¹ Le sujet en analyse témoigne ainsi de quelle manière il a été fidèle à son insu « au vertige » que le savoir sur le sexe a ouvert « dans le tissu du sens »²². Il témoigne de quelle manière il a

été fidèle au gouffre qu'ouvre en lui le fait de savoir que sa mère est aussi une femme. Il ne suffit pas qu'il dise quel impensable il a rencontré et comment il y a réagit. Il faut aussi qu'il dise quelle satisfaction il en a tiré et qui se répète chaque fois qu'il en parle.

Les différentes versions du roman familial que l'enfant freudien s'invente s'inscrivent ainsi sur fond d'un réel qui se dérobe et qui concerne l'incidence de la sexualité au sein du couple parental. Elles font partie des moyens que cet enfant se donne pour récupérer ce qui s'est joué pour lui dans le réel alors qu'il n'était pas encore là. Freud constate que certaines de ces versions subsistent la vie durant dans les rêves diurnes. Cela nous indique du coup le paradoxe dans lequel elles enferment le sujet. Les différentes versions qu'il s'invente lui apportent quelque réponse aux questions qu'il se pose sur le désir qui l'a produit : d'où est-ce que je viens, pourquoi suis-je là, de quelle façon ai-je été désiré, etc. Mais elles ont aussi pour effet de lui permettre de continuer à dormir. Elles lui permettent d'oublier, voire de refouler, ce qui précisément dans la sexualité ne se laisse pas endormir.

La famille particulière

C'est par le bout de ce qui ne laisse pas tranquille que Lacan aborde le réel de la famille. Il ne s'appuie pas sur ce qui endort. Il s'appuie plutôt sur ce qui réveille²³. Il ne s'appuie pas sur les idéaux ; il s'appuie sur ce qui les met à mal. La façon dont il se laisse enseigner par l'échec des utopies communautaires dans les années soixante peut servir ici de repère. Un psychanalyste n'a pas grand-chose à dire sur ce qui réussit. Il s'appuie sur ce qui ne marche pas, il s'oriente sur ce qui rate. L'avenir de la psychanalyse en dépend. Il dépend de la place que les analystes font à ce qui est étranger à la psychanalyse, à ce qui la rend non identique à elle-même. C'est ainsi qu'on a beau mettre en cause la famille, qu'on a beau essayer de lui substituer d'autres formes ou légiférer sur ce qui la déborde, il y a toujours quelque chose qui finit par se mettre au travers et qui nous ramène à la famille conjugale. Les gens s'empressent de remettre en place un noyau familial même boiteux là où ils tentent de s'en passer. La famille soutient et entretient du même coup quelque chose de résiduel, d'irréductible, sur lequel Lacan se repère.

Tous ces échecs témoignent d'un autre ordre de fait que ceux qui concernent la transmission de la vie selon les lois de reproduction ou la nécessité des besoins. Ils témoignent de ceci, que la constitution subjective implique « un désir qui ne soit pas anonyme »²⁴. À la question de savoir ce qu'il y a d'irréductible dans la famille, Lacan répond : c'est le fait qu'un enfant a « une histoire qui se spécifie de cette particularité : ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin, de même pour le papa ».

Lacan spécifie à différents endroits de son enseignement en quoi la référence au désir rompt avec un abord psychologique ou sociologique de la famille²⁶. Dans sa *Note sur l'enfant* il met en exergue la manière dont papa et maman particularisent la fonction de père ou de mère. La mère est renvoyée au fait que « ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fut-il par la voie de ses propres manques »²⁷. Ce qui particularise son rapport aux soins qu'elle prodigue est renvoyé à la manière dont elle se situe par rapport à ses propres manques, c'est-à-dire à la manière dont elle est désirante. Quant au père, il y est défini comme étant celui qui soutient « le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir ». Parler à propos du père d'incarnation de la loi dans le désir veut dire qu'il y est impliqué. Il y est impliqué non seulement au titre de celui qui interdit, mais aussi en tant qu'il montre le chemin, au sens où il montre ce que désirer avec la loi veut dire.

Dans ses conférences à Genève et aux États-Unis, Lacan met l'accent sur la manière dont le désir de chacun des parents particularise au goutte à goutte la langue de l'enfant. « Les parents modèlent le sujet. »²⁹ Ils le modèlent au sens où le mode selon lequel ils l'ont désiré ou pas passe dans son mode de parler. Et enfin dans sa dernière intervention en 1980, l'accent est mis sur le malentendu particulier qui résulte des embrouilles du non rapport sexuel entre les parents. L'enfant fait partie du bafouillage de ses ascendants. Il fait partie du bafouillage de « deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court »³⁰.

Ce qu'il y a d'irréductible est référé dans toutes ces notations au désir des parents et à ses particularités. Ce qu'il y a d'irréductible est référé à la manière dont l'enfant se fait le porte-parole, voire l'interprète des embrouilles du désir de chacun des parents. Dans la *Note sur l'enfant*, l'enfant fait exister par sa présence le désir de la mère. Dans les *Conférences* de 1975, l'enfant véhicule par *lalangue* ce que le désir des parents y distille. Dans le Séminaire « Dissolution » de 1980, l'enfant fait partie du malentendu dont son corps est le produit. Ces différentes notations spécifient la voie que Lacan emprunte pour aborder le réel de la famille. Il aborde le réel de la famille par le bout de la place que l'enfant occupe dans ce qu'il appelle « la famille particulière »³¹. Il aborde ce réel par le bout de la particularité. Un enfant ne peut pas faire autrement pour élucider quelque peu le mystère de son existence que d'interroger les particularités du désir dont il est issu.

Pouvons-nous nous en contenter ? Est-ce là tout ce qu'un sujet est en droit d'attendre d'une psychanalyse ? Lacan fait un pas de plus auquel il convient d'être attentif. Ce qui importe, ce ne sont pas les particularités comme telles. Ce qui importe c'est le réel qu'elles

véhiculent. « Ça vaut la peine de traîner à travers toute une série de particularités pour (...) que quelque chose de singulier ne soit pas omis. Ça vaut la peine de jouir de cette position unique qui ne se définit que d'une façon, (...) par ce que j'ai appelé la rencontre. »³² En d'autres termes, Lacan nous dit que ça vaut la peine de traîner dans ce que le roman familial a de plus particulier pour qu'une place soit donnée, voire redonnée, à ce qu'il y a de contingent dans la rencontre d'un sujet avec le désir ou la jouissance de ses parents. La question devient alors éminemment concrète : de quelle particularité s'agit-il ? Que signifie « traîner à travers une série de particularités », et enfin qu'en est-il de cette singularité ou encore de cette position unique qui vaut la peine qu'on se donne pour en jouir ? La place que nous donnons à l'histoire dans l'expérience analytique et dans ce qui la prolonge dépend de la manière dont il est répondu à ces questions.

Ce qui se fait par la parole

Certains témoignages d'Analyste de l'École apportent un début de réponse. Que reste-t-il d'une analyse ? Qu'en reste-t-il au-delà de ces effets dans les souvenirs de celui qui en a traversé l'expérience ? Que lui reste-t-il de sa longue fréquentation des manifestations de son inconscient ? Que lui reste-t-il des moments de rencontre réussie ou ratée avec son psychanalyste ? Peu de choses sans doute. Quelques mots ou quelques phrases, quelques petites manifestations de l'inconscient en forme de rêve ou de symptôme transitoire, quelques propos ou quelques interventions de l'analyste. Que reste-t-il à un analysant de son analyse sinon quelques traces d'une rencontre avec ce que son psychanalyste avait de plus réel, de plus opaque ? L'expérience qu'il a traversée lui permet de constater que ces traces ne sont pas fondamentalement différentes de celles qui lui restent de ses premiers pas dans le monde. Elle lui permet d'apprendre que les traces qui lui restent de sa rencontre avec un psychanalyste ont la même structure que celles qui lui viennent des dits et des non-dits parentaux qui ont marqué son histoire.

Comme le notait Lacan en 1980, l'enfant est de l'ordre d'un « malentendu accompli ». Il accomplit le malentendu qu'il y a au cœur du désir parental. Il accomplit ce qu'il y a de plus impénétrable, de plus opaque, de plus ininterprétable chez ses parents. Si ces dits et ces non-dits l'ont marqué, c'est précisément parce qu'ils s'avèrent rétifs à toute interprétation, c'est parce que le langage et son usage dans la parole s'avèrent incapable de réduire ce qu'ils ont d'insensés. Si ces dits et ces non-dits l'ont tellement marqué, ce n'est pas à cause du sens qu'on peut leur

donner, c'est à cause de l'effet qu'ils lui ont fait. Leur valeur est indissociable du fait que son corps y a été sensible et qu'il y a répondu.

L'histoire familiale se réduit dans ce cas à quelques traces ou marques dont la valeur se réduit à leur impact. Il ne reste plus alors qu'à choisir : se replier sur de nouvelles identifications fondées cette fois-ci sur ce que l'analysant aura appris sur lui-même, ou au contraire se confronter à l'angoisse que la rencontre avec un désir ou une jouissance inconnue est toujours susceptible de réveiller. Quand on suit un peu l'enseignement des AE, on ne peut qu'être frappé par la grande variation de leurs intérêts, une fois passé le temps du témoignage. C'est comme si ce qui avait fait l'objet de leur analyse ne cessait de s'effacer devant les questions nouvelles qu'ils rencontrent. C'est comme si leur histoire, celle de la famille dont ils sont le produit, s'était estompée au profit d'une autre histoire, celle qu'ils sont en train de vivre, avec la psychanalyse notamment.

L'histoire particulière d'un sujet en analyse ne se présente pas habituellement de cette manière, du moins dans les cas où les difficultés dont il se plaint ont déjà une forme symptomatique. Ce qu'il met alors en avant, ce n'est pas l'impact ou la contingence de ces dits ou de ces non-dits, mais la signification qu'il leur donne et la satisfaction que cette signification suscite quand il l'évoque. Un névrosé peut être à l'occasion bavard quand il s'agit de référer son mal être à l'environnement parental dont il est issu. Dans ses conférences aux ÉTATS-UNIS et dans le Séminaire de 1976-1977³⁴, Lacan interroge même d'une manière précise la place que le névrosé donne à sa famille dans l'expérience analytique.

Il suffit que quelqu'un consente à dire n'importe quoi à un psychanalyste pour qu'il se mette « irrésistiblement »³⁵ à parler de sa maman et de son papa. Il finit irrésistiblement par dire que c'est par son enfance qu'il tient à sa famille. Ce recours à l'histoire témoigne d'un rapport à la langue qui a sa spécificité. Ce qui fait la valeur de certains moments de rencontre avec l'un ou l'autre parent, ce n'est pas leur impact mais le sens que le sujet leur donne. Le sujet érode par l'usage qu'il fait de la langue le réel des dits et des non-dits qui ont marqué son existence. Il érode leur impact en les habillant de sens. Il érode leur impact en les inscrivant dans un récit. Les récits de famille valent ainsi essentiellement pour leur usage. Ils ont valeur de traitement. Ils traitent le réel qui est en jeu dans ces dits et ces non-dits parentaux. Ça peut aller fort loin, jusque dans la manière dont certains sujets évitent de parler de leur histoire. Ils évitent soigneusement de parler de leur histoire car cela pourrait les confronter à son réel à travers les ratés du récit et les détails de la langue.

Lacan note qu'il s'agit là de quelque chose d'étrange. Il est curieux que la règle fondamentale finisse par produire « quelque chose qui est de l'ordre d'une inertie, d'une polarisation, d'une orientation ». Si nous prenons cette inertie par le bout du symbolique, on peut penser que ça tient au père et à sa fonction. On peut penser plus précisément que ça tient au signifiant-maître et à son incidence sur la parole analysante. Un signifiant-maître extrait de la chaîne signifiante peut avoir un effet réel d'immobilisation du sujet³⁷. C'est ce qui se passe par exemple quand un sujet utilise un signifiant-maître à des fins d'identification. Lacan restreint cependant cette version de l'inertie produite par la règle fondamentale. La fonction du père est réelle, mais ce réel pourrait bien n'être que mythique³⁸. Il pourrait bien n'avoir d'autre assise que celle que lui offre le mythe d'Œdipe. C'est évidemment bien inquiétant : si ce réel est mythique, d'où vient donc cette inertie ?

L'inquiétude est justifiée dans la mesure où cette inertie se présente comme un effet de la règle fondamentale. Elle est justifiée dans la mesure où cette inertie semble liée à la matérialité même de la parole analysante. Lacan se tourne alors du côté de la mère. Il lie cette inertie et cette polarisation de la parole à la matérialité de ce qu'il appelle « *lalangue* maternelle »³⁹. La langue qu'utilise l'analysant véhicule autre chose que du signifiant ; elle véhicule dans sa matérialité même ce que l'enfant a été comme objet pour la mère, objet de désir et de jouissance. Se référer à l'histoire peut être inquiétant car il y a quelque chose qui va au-delà de l'histoire, quelque chose qui tient à la manière même dont le langage a structuré cet enfant.

Cela donne à cette inertie une toute autre valeur. Ce qui polarise et oriente la chaîne signifiante, ce n'est plus dans ce cas l'un ou l'autre signifiant-maître. Il suffit qu'un analysant se mette à parler quelque temps pour qu'il fasse l'expérience que quelque chose se répète dans ses paroles et que « c'est ça qui est le plus lui ». Ce qui se répète, c'est « un certain mode de jouir »⁴⁰. Le sujet en analyse parle de sa famille à partir de la place qu'on lui a assignée ou qu'il suppose telle. Il parle de sa famille d'une manière qu'on pourrait dire orale, anale, scopique ou invoquante.

Il accomplit de ce fait quelque chose du malentendu parental dont il est le produit. Il l'accomplit dans le récit qu'il fait et dans la manière dont il revient sans cesse sur ce qu'il est comme enfant dans une famille particulière. C'est ce qu'une analyse finit par mettre sur les devants de la scène. Quand une analyse avance, elle finit toujours par mettre en exergue le mode de jouir qui cimente la chaîne des déterminations signifiantes. Elle finit par mettre en exergue la jouissance qui cimente cette chaîne

au point de la rendre inerte. L'histoire que le sujet raconte et se raconte semble alors suspendue, voire arrêtée par cette inertie même.

Défaire par la parole

La question qui se pose est de savoir d'où peut venir l'ouverture. On trouve dans le dernier enseignement de Lacan des nombreuses indications. Elles sont toutes orientées par ce que la règle fondamentale produit matériellement⁴¹ dans le discours de l'analyste. Si le mode de jouir se répète, s'il va au stéréotype, c'est parce qu'il est articulé. Il n'y a pas d'autre façon de concevoir que « le stéréotype est bien le stéréotype de chacun. C'est dans le langage que se joue le jouir de l'être parlant propre à chacun ». L'abord et l'appréciation de ce qui se répète du fait de dire tout ne peut donc se faire que conformément au discours qui reproduit cette répétition. Il ne peut se faire qu'à partir de la manière dont ce mode de jouir s'articule dans le discours analytique. Ça délimite d'emblée les pouvoirs de la parole.

Il s'agit dans une analyse de « défaire par la parole ce qui a été fait par la parole », mais pas de n'importe quelle façon. Dire que le mode de jouir s'articule veut dire qu'il s'accroche à la chaîne signifiante d'une manière spécifique. C'est ce que Lacan indique quand il souligne la nécessité d'en passer par les détails de l'histoire. Si l'analysant parle tellement de ses liens de parenté, c'est pour nous hypnotiser, c'est pour « boucher toutes les nuances de la relation spécifique »⁴⁴, c'est pour ne pas entrer dans les détails. Entrer dans les détails, traîner dans les particularités veut dire s'en occuper matériellement, s'en occuper non pas pour le sens qu'ils véhiculent mais pour l'impact qu'ils ont eu. Est-ce que ces détails nous ont fait du bien ou du mal, est-ce qu'ils nous ont fait rougir de honte ou de plaisir, etc. C'est à partir de là qu'il convient de penser l'usage que nous faisons de la parole dans une psychanalyse. Il convient de penser cet usage à partir de l'écart irréductible qu'il y a dans le discours analytique entre les traces, les marques, les lettres qui véhiculent ce mode de jouir et tout ce qui peut être élucubré à son propos.

C'est la voie que Lacan indique dans une formule très concrète. Ce qu'il faut, « ce qu'il faudrait » dit-il pour indiquer sans doute que ce n'est pas donné d'avance, « c'est que l'analyse » – il ne dit pas l'analyste. Il situe bien le ressort de l'opération au niveau du discours analytique lui-même – « ce qu'il faudrait, c'est que l'analyse arrive par une supposition à défaire par la parole ce qui a été fait par la parole. »⁴⁵ Le terme de supposition est crucial. C'est ce qui distingue l'opération analytique des autres opérations par la parole. Certains soutiennent en effet la voie de l'interdiction ; d'autres au contraire choisissent

plutôt la voie du déchiffrement. Cela ne spécifie pas l'abord psychanalytique. Interdire un mode de jouir ou le déchiffrer ne fait que prolonger sa répétition.

Le terme de supposition indique une autre voie. Le supposé sur lequel s'appuie le discours analytique est un « supposé-savoir-lire-autrement ». Il y a là un déplacement d'accent qui a toute son importance. Il ne s'agit plus de soutenir l'expérience à partir d'un savoir supposé mais à partir d'un savoir-lire supposé, d'un savoir-lire-autrement supposé. La formule s'éclaire quand nous nous demandons de quel « autrement » il s'agit. Lacan poursuit : « Est-ce qu'autrement veut dire, autrement que ce bafouillage qu'on appelle psychologie ? Non. (...) L'autrement en question, c'est celui que j'écris (...) S (A barré). (...) Autrement désigne un manque. C'est de manquer autrement qu'il s'agit. »

Cet autrement n'est donc pas à situer en termes de comparaison. Il ne s'agit pas de le différencier simplement de ce bafouillage qu'on appelle psychologie. Qu'est-ce que la psychologie ? Enfin, que prétend-elle ? Comme le dit l'étymologie, elle prétend expliquer la psyché par un savoir. Elle se présente comme une stricte application de la paire signifiante qui veut qu'à tout S_1 réponde un S_2 qui en rende compte. Il ne s'agit pas pour Lacan d'opposer à la psychologie un autre savoir qui serait par exemple celui de la psychanalyse. Il ne s'agit pas d'opposer des S_2 entre eux. Il s'agit de manquer autrement.

Que signifie manquer autrement ? Comme c'est souvent le cas chez Lacan, il répond lui-même à cette question quelques lignes plus loin, même si sa réponse suppose de la part de celui qui le lit d'y mettre du sien. Manquer autrement veut dire prendre en compte qu'il y a une équivoque entre le réel et le langage et que « dans l'analyse c'est l'équivoque qui domine ». Ce qui fait alors la valeur d'un S_1 , c'est le fait qu'il « avoisine le réel »⁴⁸, pour reprendre une formule ancienne de Miller. Nous ne savons plus au préalable s'il vaut comme trait dans la langue ou s'il vaut simplement comme trait qui nous fait parler. Nous ne savons plus au préalable si sa valeur lui vient de sa place dans la langue ou de la part de vivant qu'il véhicule.

Le supposé-savoir-lire-autrement renvoie à un usage possible du signifiant qui ne dépend pas du sens qu'il véhicule. Il s'agit dans ce cas de penser une pratique fondée non plus sur le savoir qui nous particularise, mais sur l'usage de ces signifiants qui mobilisent notre singularité, du fait de leur impact et non du sens qu'on leur prête. Il s'agit de penser un usage du S_1 séparé de son pouvoir sémantique, un usage du S_1 réduit à sa valeur de cause de désir, de cause pour le désir. Comme nous l'apprend la pratique, un signifiant réduit à son impact s'incarne diversement dans la langue. Ce peut être un mot ou un silence, une lettre ou un soupir. Ce peut être aussi bien une phrase toute entière. Cette diversité élargit les moyens dont nous disposons pour mobiliser le sens qu'un trop de jouissance aurait rendu inerte.

C'est en forant des trous⁴⁹ dans le sens au moyen de cet usage de S_1 qu'un déplacement de perspective sur les différentes versions du roman familial peut être obtenu. Nous secrétons plus de sens qu'il n'est nécessaire. C'est au point d'en être asphyxié. Bien sûr « chacun a toujours droit au roman de sa vie »⁵⁰, mais l'important est qu'il ne l'écrive pas au détriment de la vie elle-même. Il ne s'agit donc pas de produire une version de plus, aussi réduite soit-elle, à laquelle le sujet pourrait s'identifier enfin. Il s'agit plutôt de le rendre sensible à ce qu'il y a de contingent dans son analyse, et donc dans son existence tout aussi bien.

« L'analyse, disait un jour Lacan, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. » Assurer ce qu'il faut trouver et juste ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler suppose de la part du sujet qu'il ne craigne plus de s'affronter à l'indicible parental qui l'a produit. Il ne lui reste dès lors qu'à livrer sa division à la fortune : un peu moins de roman sans doute, et un peu plus d'histoire désormais inédite. C'est semble-t-il ce que le témoignage de certains AE nous apporte. Il nous reste alors qu'à lire encore beaucoup Lacan pour que l'histoire de la psychanalyse, la nôtre, se poursuive avec eux.

- 1 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.261.
- 2 Leguil F., « Un lien qui sépare », *La petite girafe*, 24, octobre 2006, p.8.
- 3 Freud, S., « Le roman familial du névrosé », [1909], *Névrose, psychose et perversion*, trad. de l'all. sous la direction de Laplanche, J., Paris, PUF, 1973.
- 4 Regnault F., « Le mythe individuel du névrosé », [1953], *La lettre mensuelle* 264, p.6-10.
- 5 Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007, p.20.
- 6 Lacan J., « Note sur l'enfant », [1969], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 373-374.
- 7 Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », [1967], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.256.
- 8 Leguil F., « Les avatars de la famille », *Litterina Archives*, 6, octobre 1997, p.28.
- 9 Freud S., « Le roman familial du névrosé », *op.cit.*, p.159.
- 10 Freud S., « Le roman familial du névrosé », *op.cit.*, p.159.
- 11 Miller J.-A., « Los padres dans la direction de la cure », *Quarto*, 63, octobre 1997, p.10.
- 12 Lacan J., « Déclaration à France-culture à propos du 28^e congrès international de psychanalyse », [1973], *Le coq-héron*, 46/47, 1974, p.4.
- 13 Lacan J., « L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre », *Le Séminaire*, livre xxiv, 1976-1977.
- 14 Freud S., *Der Familienroman der Neurotiker*, *GW* 7, 1909, p.229.
- 15 Freud S., *Der Familienroman der Neurotiker*, *GW* 7, 1909, p.230.
- 16 Freud S., *Der Familienroman der Neurotiker*, *GW* 7, 1909, p.227.
- 17 Lacan J., « Dissolution », *Le Séminaire*, Livre XXVII, séance du 10/06/80, *Ornicar ?*, 22/23, printemps 1981, p.12
- 18 Leguil F., « Les avatars de la famille », *op.cit.*, p.28.
- 19 Vinciguerra R-P., « La psychanalyse à l'endroit des familles », *La Cause freudienne*, 65, Mars 2007, p.82.
- 20 Freud S., *Der Familienroman der Neurotiker*, *GW* 7, 1909, p.230.
- 21 Freud S., « Le roman familial du névrosé », *op.cit.*, p.159.
- 22 Forest P., *Le roman, le réel*, Editions Plein Feux, 1999, p.8.
- 23 Miller J.-A., « Cosas de familiar en el inconsciente », *Introducción a la Clínica Lacaniana*, conferencias en España, Escuela Lacaniana de Psicoanálisis del Campo Freudiano, 2006, p.337.
- 24 Lacan J., « Note sur l'enfant », *op.cit.*, p.373.
- 25 Lacan J., « Conférence à la Columbia University », *Scilicet*, 6/7, Paris, Seuil, 1976, p.43.
- 26 Laurent E., « Une lecture de la Note sur l'enfant », *Bulletin du Groupe Petite enfance*, 18, octobre 2002, p.9.
- 27 Lacan J., « Note sur l'enfant », *op.cit.*, p.373.
- 28 Lacan J., « Note sur l'enfant », *op.cit.*, p.373.
- 29 Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », [4 octobre 1975], *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 5, 1985, p.12.
- 30 Lacan J., « Dissolution », *op.cit.*, p.13.
- 31 Lacan J., « Conférence à la Columbia University », *op.cit.*
- 32 Lacan J., « Sur le plaisir et la règle fondamentale, Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert » [14 juin 1975], *Lettres de l'École, bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris*, 24, 1978, p.24.
- 33 Lacan J., « Dissolution », *op.cit.*, p.13.
- 34 Lacan J., « L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre », *op.cit.*
- 35 Lacan J., « Conférence à la Yale University », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p.12.
- 36 Lacan J., « Conférence à la Columbia University », *op.cit.*, p.44.
- 37 Miller J.-A., *Introducción a la Clínica Lacaniana*, conferencias en España, Escuela Lacaniana de Psicoanálisis del Campo Freudiano, 2006, p.110.
- 38 Lacan J., « Conférence à la Columbia University », *op.cit.*, p.45.
- 39 Lacan J., « Conférence à la Columbia University », *op.cit.*, p.47.
- 40 Lacan J., « Déclaration à France-culture », *op.cit.*, p.5.
- 41 Miller J.-A., « La psychanalyse mise à nu par son célibataire », *Bulletin de la NLS*, 1, avril 2007, p.77.
- 42 Lacan J., « Déclaration à France culture », *op.cit.*
- 43 Lacan J., « Le moment de conclure », séance du 15/11/77, *Le Séminaire*, livre xxv, [1977-1978], *Ornicar ?* 19, automne 1979, p.6.
- 44 Lacan J., « L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourre », *op.cit.*, p.12.
- 45 Lacan J., *Le moment de conclure*, *op.cit.*, p.6.
- 46 Lacan J., « Le moment de conclure », séance du 10/01/08, inédit.
- 47 Lacan J., « Le moment de conclure », séance du 10/01/08, inédit.
- 48 Miller J.-A., « Les us du laps », cours du 02/02/00, *L'Orientation lacanienne III*, 2, enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de Paris VIII, 1999-2000.
- 49 Beckett, S., *German letter*, in Deleuze, G., *L'épuisé*, Paris, Éditions de Minuit, 1992, p.70.
- 50 Forrest Ph., *Le roman, le réel*, *op.cit.*, p.56.
- 51 Lacan J., « Déclaration à France-culture », *op.cit.*, p.7.